

À DISTANCE

Écoutons, entendons Maurice Sand, présent dans un feuillet en forme de brouillon intitulé *Pour les mémoires de Palabran*¹.

« Qui profitera de mes travaux, trois jeunes savants peut-être sur quatre ou cinq millions d'individus. Et puis après tout, à quoi bon mes travaux, mes recherches, mes preuves à l'appui si cela n'intéresse personne. À quoi bon les progrès ? À quoi bon l'humanité, à quoi bon la terre ? À quoi bon le soleil et son système planétaire ? Bah ! Au bout du compte, tout cela disparaîtrait qu'il y aurait encore d'autres systèmes, d'autres soleils, d'autres planètes. Quant à nous, à durer sur un atome du monde, nous ne sommes pas plus qu'un grain de poussière dans un rayon de soleil, *nihil* si vous voulez. C'est peut-être là le vrai mot de la science ici-bas. »

Palabran, c'est le titre et le personnage principal du roman auquel cette note élégiaque est accolée. Ses 608 pages manuscrites proposent un récit d'aventures, fort peu informé par la science si chère à leur auteur. Son *lamento* lui est propre, cette idée de n'être qu'un fétu dans une galaxie périssable, on l'aura lue ailleurs dès ses écrits de jeunesse. En resurgissant ici, en marge d'une ultime œuvre de fiction pour laquelle il cherche en vain un éditeur vers 1886, elle suggère le bilan d'une vie abordant son déclin, l'auteur décédera en 1889, à 66 ans. Elle porte à croire que Palabran, c'est aussi Maurice Sand, qui aura fait du personnage le porteur de ses « mémoires ».

Hypothèse saugrenue à prime abord, si l'on s'en tient littéralement au texte. Les aventures de Palabran conjuguent des séries de fantasmes fort éloignés du caractère et des parcours de l'auteur. Leur fil conducteur semble absent. Mais ce fil existe, qu'il ait ou non tenu à la volonté ou à la conscience de son créateur. En lieu et place de mémoires, une dizaine d'années après le décès de George Sand, Maurice Sand a construit un roman qui le situe hors de l'orbe de sa mère, hors de la vision culturelle, morale, politique qu'elle a professée et construite dans l'ensemble de son œuvre. Il inscrit ainsi une note infrapaginale contrariante à la suite de cette œuvre immense et révéree, rupture à ton bas qu'il vaut la peine de faire entendre car elle parle aussi du lien à un héritage. D'où notre travail

1. Texte autographe d'une note qui accompagne le manuscrit inédit du roman *Palabran*, contenu dans le fonds Maurice Sand de l'université Yale, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Maurice Sand Papers, GEN MSS 1463, Series III – Writings. Box 7, Folder 92-96, *Palabran*, novel, holograph draft and notes, undated.

d'édition commentée d'un manuscrit oublié, ignoré, retracé, un de ces grimoires qui font le bonheur et le sel de la recherche, et qui demande à être partagé.

La quête du texte

La découverte du manuscrit de *Palabran* a tenu du jeu de piste. De passage à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), à Caen au printemps 2002, j'avais demandé à consulter les archives de Maurice Toesca (1904-1998), l'auteur d'un ouvrage maintes fois réédité, le plus souvent sous le titre *Le plus grand amour de George Sand*². Ce « grand amour », selon l'écrivain et journaliste, c'était son fils Maurice, car l'amour maternel aurait supplanté chez elle, paraît-il, toute autre liaison sentimentale. Ce travail biographique, malgré son titre et sa présentation, était consacré à la mère et traitait le fils en accessoire de la thèse. Comme il y avait des années que, pour ma part, je rassemblais moult documents sur le fils de George Sand et de Casimir Dudevant, je m'intéressais à la genèse de l'ouvrage. C'est ainsi que dans les cartons de Toesca³, au fil d'une correspondance qu'il avait entretenue avec Aurore Sand (1866-1961), fille aînée de Maurice, j'ai découvert un échange sur ce manuscrit qui m'était inconnu. Le 3 mars 1954, elle écrivait : « Vous avez emportée [*sic*] la copie du dernier roman de MS : “Palabran”, inédit et qu'il voulait abrégé. Si vous trouvez un éditeur, nous procéderons à ce travail d'accord tous les deux. Nous traiterions *par moitié* les droits à toucher. Confirmez-moi sur ce plan. » Toesca ne confirmera rien du tout et elle lui réclamera le retour du manuscrit dans une missive du 7 avril suivant.

La seule autre mention du manuscrit est aussi le fait d'Aurore Sand. Elle apparaît dans un carnet de 26 pages, intitulé *George Sand chez elle*, publié sans date à compte d'auteur aux Presses de l'imprimerie Moriamé à Paris⁴. Un feuillet consacré aux *Œuvres* de Maurice Sand, sous la rubrique *Divers inédits littéraires et illustrations*, indique sommairement : « PALABRAN (Rnman [*sic*] inédit) ». Aurore Sand a porté la date de 1957 sur mon exemplaire autographié, et de 1956 sur celui de la bibliothèque de l'université d'Ottawa, numérisé sur le site Open Library. Il est fort possible que ce petit ouvrage centré sur le château de Nohant ait été publié en 1954, à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de George Sand, donc au moment où elle proposait à Maurice Toesca de participer à l'édition de *Palabran*.

2. TOESCA Maurice, *Le plus grand amour de George Sand*, Paris, Albin Michel, 1965. La dernière réédition, dite « revue et augmentée », est parue chez Albin Michel en 1980.

3. Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Caen), fonds Maurice Toesca, cote 131TSC, Archives de l'ouvrage *Le plus grand amour de George Sand*, correspondance avec Aurore Lauth-Sand, fille de Maurice Sand.

4. SAND Aurore, *George Sand chez elle*, Paris, L'auteur, s. d.

Pendant plus de dix ans, j'ai cru ce manuscrit perdu, disparu. Au début de mes études doctorales, entreprises en 2010, j'ai profité de plusieurs séjours en France pour consulter les archives sandiennes disponibles, je n'en ai pas trouvé trace. En 2013, lors d'une visite à Gargilesse chez Christiane Smeets-Sand (1928-2018), dernière héritière légale de George Sand, j'ai appris que le fonds Maurice Sand, qu'elle détenait jusque-là en privé, avait été vendu à l'université Yale, au Connecticut, pour appartenir désormais à la célèbre institution qu'est la Beinecke Rare Book and Manuscript Library. On m'a aimablement transmis le sommaire de ce fonds non traité à l'époque, et j'y ai vu surgir le manuscrit de *Palabran*. Étonnement absolu. Car Christiane Smeets-Sand, qui avait publié peu auparavant un luxueux album consacré aux travaux de Maurice Sand, entièrement nourri de ce fonds, n'avait pas jugé bon d'y inscrire la moindre mention du roman⁵. Avec l'amical accord de la bibliothèque Beinecke, j'ai pu obtenir la numérisation du manuscrit et des notes originales afférentes de l'auteur. Et donner suite, maintenant, au vœu d'Aurore Sand discrètement exprimé dans la correspondance de 1954.

Le parcours de l'auteur

Palabran est la dernière étape du parcours créateur de Maurice Sand et il s'en détache de singulière façon. Qui était-il avant ce point final ?

Sa mère, on ne peut jamais en faire abstraction, était sans doute Aurore Dupin mais surtout George Sand et en lui donnant la vie elle s'est vite autorisée à lui donner vocation.

Rien de plus naturel, pour elle, que de mener son fils vers une vie d'artiste. Elle aura été jusqu'à la programmer et la proclamer dès ses premiers dessins, ses premières lettres et ses premières fragilités affectives où elle décelait d'emblée un tempérament voué à la création. Maurice Dudevant mettra tout de même du temps à se révéler et surtout à assumer avec discipline une telle vocation.

Entré en arts par la peinture, notamment à l'atelier d'Eugène Delacroix, il ne maîtrisera jamais la composition et la technique du tableau, ses essais demeureront gauches et anecdotiques. Doué pour la caricature, il développera toutefois un coup de plume qui en fit un dessinateur et un illustrateur de longue durée. Son corpus ira en s'affinant, de sa contribution aux *Œuvres illustrées*⁶ de George Sand publiées chez Hetzel dans les années 1950 jusqu'au chef-d'œuvre que fut l'album *Masques et bouffons*⁷ ravivant par écrit

5. SAND Christiane et DELAIGUE-MOINS Sylvie, *Maurice, fils de George Sand*, Paris, Lancosme/Éditions du Patrimoine/Centre des monuments nationaux, 2010.

6. SAND George, *Œuvres illustrées*, 9 volumes, Paris, J. Hetzel, 1852-1856 (les trois premiers tomes sont illustrés par Tony Johannot et les six tomes suivants par Maurice Sand).

7. SAND Maurice, *Masques et bouffons : comédie italienne*, texte et dessins par Maurice Sand, gravures par Alexandre Manceau, préface par George Sand, 2 tomes, Paris, Michel Lévy frères, 1860.

et par gravure les personnages de la Commedia dell'arte, en passant par les fameuses images fantastiques des *Légendes rustiques*⁸. Il rassemblera jusqu'à la fin, dans de multiples carnets, des dessins de voyages ou de paysages conservés désormais à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris⁹, leur valeur documentaire restant encore à explorer.

Le dessin et l'illustration étaient des métiers ancillaires au XIX^e siècle et Maurice aura bifurqué vers des occupations mieux vénérees dans son milieu. Celle de l'écriture s'amorcera avec ses notes de voyage en Amérique dans l'ouvrage *Six mille lieues à toute vapeur*¹⁰, puis sera soutenue en quelques romans et nouvelles où se conjugueront ses intérêts pour l'histoire, la science, le fantastique, dans un style souvent burlesque qui lui valut publication plutôt que renom¹¹. Leurs intrigues sont constamment teintées et parfois fondées sur ses grands intérêts scientifiques – entomologie, archéologie, ethnogénie, transformisme – qu'il ne cessera jamais d'étudier, seul ou en sociétés savantes.

Touffus et diversifiés, ses travaux ont laissé peu de traces sauf pour son œuvre la plus forte et la plus autonome, son théâtre de marionnettes. Conçu comme un divertissement familial à Nohant, il deviendra à maints égards une véritable percée créative. Les textes, dont une partie sera publiée de façon posthume¹², sont certes légers et satiriques, mais les personnages sont conçus comme une troupe originale, sur le modèle même de la Commedia. Ce mode commandait un développement scénique qui deviendra exceptionnel : une mécanique apte à multiplier les petits acteurs sur scène, des effets spéciaux, des décors novateurs et surtout une forme de fonctionnement analogue à celle des théâtres professionnels. Maurice Sand avait tôt voulu offrir ces spectacles à Paris, il les avait interrompus dans la capitale après son mariage, mais il y était revenu et les y avait installés à demeure après la mort de George Sand. Son entreprise deviendra majeure. Il fera construire une salle ouverte à un large public attiré par un solide appareil de publicité et de critique. La socialisation, sur invitation, y était semblable à celle qu'allait plus tard utiliser Antoine au Théâtre libre, choix qui permettait de résister à la censure encore active à l'égard des scènes commerciales.

La mémoire de ce théâtre a traversé le temps, malgré la perte de presque tous les artefacts, mais elle n'aura pas réussi à renverser, dans les cercles littéraires, une perception prédominante presque jusqu'à la fin du XX^e siècle. De tous horizons une succession de

8. SAND Maurice et SAND George, *Légendes rustiques*, Paris, A. Morel et Cie, 1858 (réédition en fac-similé, Marseille, J. Lafitte, 1976).

9. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, fonds Sand, carnets de croquis de voyage (huit carnets numérisés) de 1840 à 1887, rassemblés et annotés par Maurice Sand.

10. SAND Maurice, *Six mille lieues à toute vapeur*, préface par George Sand, Paris, Michel Lévy frères, 1862 (réédition avec dessins de Maurice Sand et avant-propos de Marc du Pouget, Paris, Guénégand, 2000).

11. Pour l'ensemble de l'œuvre de Maurice Sand, voir la liste en annexe.

12. SAND Maurice, *Le théâtre des marionnettes*, Paris, Calmann Lévy, 1890 (réédition en fac-similé, Marseille, J. Lafitte, 1994).

biographes de George Sand s'emprunteront les uns aux autres une description d'un fils bien-aimé et surtout trop aimé, dépendant de sa mère, aux intérêts certes affirmés mais fréquentés en dilettante ou touche-à-tout. Il faudra attendre l'irruption de la marionnette dans les études théâtrales longtemps indifférentes à ce genre mineur pour que s'éveillent un intérêt et surtout une admiration pour le parcours de Maurice Sand. Il fut soutenu par sa mère qui sut à merveille théoriser et défendre le propos de ce théâtre, qu'elle décréta le plus vrai de tous¹³.

N'en demeurera pas moins, dans les regards sur l'ensemble de ses travaux, un diagnostic d'incohérence, d'allées et venues au hasard des libertés que lui accordait sa condition de rentier. C'est la lecture de *Six mille lieues à toute vapeur*, acquise en 1998 en édition originale, qui m'amènera à m'y intéresser plus avant. Les pages qu'il consacrait à son passage au Québec en 1861 étaient d'une modernité étonnante avec leurs préoccupations écologiques avant la lettre, et leurs intuitions touchant les rapports inégaux et superficiels entre les occupants anglais, les peuples amérindiens, et les Canadiens français. Je rassemblerai par suite pendant des années tous les écrits et objets qui pouvaient me renseigner sur son compte avant d'en faire, à l'université de Montréal, le sujet d'une thèse de doctorat en lettres¹⁴.

Dans le filigrane de ses œuvres, j'ai repéré de nombreux ingrédients d'une transversalité que l'on étudie et célèbre aujourd'hui chez les artistes multidisciplinaires, individus qui dominent désormais le champ des arts visuels, du théâtre, de la danse et même de la littérature. Sa traversée entre arts et sciences était particulièrement convaincante, elle signait son approche du monde. Entre son minutieux établissement d'un catalogue des coléoptères du Berry et de l'Auvergne et ses romans obsédés des transformations générationnelles, ou chimiques, ou ethniques, c'est le concept de métamorphose qui l'a partout inspiré et a imprimé sa marque. Or la transversalité était une posture irrecevable en son siècle, et elle fut pour son parcours d'artiste un brisant tout aussi cruel que le fut l'ombre géante de sa mère.

Ses œuvres auraient peut-être pu l'inscrire chez les fantastiques, étudiés avec ardeur chez les littéraires des décennies plus tard. Vu de près toutefois, ce lien réel n'était pas sans fragilité. Après avoir dessiné ou rédigé les formes fantaisistes des êtres et de leurs actions – des loups-garous aux revenants en passant par les animalités humaines – il s'obligeait toujours à les dégager de leurs délires, à les contraindre à revenir au réel en démontant systématiquement les étrangetés. La métamorphose était son sujet de prédilection, une obsession presque, mais elle était toujours phénomène à ses yeux dessillés, jamais croyance.

13. SAND George, « Le Théâtre des marionnettes de Nohant », *Le Temps*, 11-12 mai 1876. Dernier texte sous la signature de George Sand à être publié de son vivant.

14. BISSONNETTE Lise, *Maurice Sand : une œuvre et son brisant au XIX^e siècle*, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2016 ; Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

La journaliste et analyste que je suis, condamnée par métier à l'observation détachée et à l'exactitude, aura trouvé honneur à rendre justice à cette façon de voir le monde tel qu'il est, sans renoncer à sa poésie.

L'envers d'un cadre

Le roman *Palabran* va s'éloigner de ces habitus. Il se veut ancré dans le réel tout en le bousculant sans cesse, il va substituer l'invraisemblance au fantastique. Il s'amorce dans le Berry et il va s'y clore après avoir traversé une partie du monde.

Du début à la fin Maurice Sand s'emploiera à désenchanter la Vallée noire, création géographique inventée par George Sand pour donner contour à ses romans en région d'origine¹⁵. Quelques paysages et atmosphères émeuvent le fils de l'écrivaine mais son écriture met tout en œuvre pour s'en détacher et les observer de l'œil le plus sévère, à la limite du mépris.

Il s'agit bien du Berry comme lieu existant, et non d'un Berry fantasmé, le champêtre sandien y est brutalement congédié. Maurice Sand installe *Palabran* dans le périmètre nord-ouest de la Vallée, il en a dessiné la carte en annexe à son travail. Sur une diagonale qui va des alentours de Châteauroux à Nohant en direction nord-sud, il inscrit l'emplacement exact du château du Magnet, parfois appelé le château de Presles du nom du domaine disparu qui le jouxte. Il y amorce l'action ainsi que dans les landes, brandes, forêts et bois environnants. À courte distance de marche de ce château, se trouve la célèbre mare au diable, autre création romanesque de George Sand, titre le plus retenu parmi son œuvre. La décision de camper *Palabran* dans une telle proximité ne saurait être un hasard. Toute l'armature du roman va contredire les éléments qui ont fait la fortune littéraire de *La mare au diable*¹⁶ : le charme des lieux, les malheurs surmontés, l'élévation des sentiments. Dans la version de Maurice, le château du Magnet et son histoire sont reconduits à l'identique sous l'appellation de château de Champsanglard, les paysans cèdent le rôle central à une famille d'aristocrates dont le maître, émigré de retour au pays après la Révolution, est l'incarnation de la réaction, des bondieuseries et des mesquineries du parti légitimiste. Leur environnement, du curé insignifiant à l'archevêque intrigant, des cousins de petite noblesse aux bourgeois de petite industrie, n'est qu'un réseau de parvenus ennuyeux et satisfaits. On les retrouve surtout à La Châtre, commune berrichonne voisine, dont Maurice ne transforme ni le nom ni les rues en ne cessant d'y faire suinter les codes

15. SAND George, « Jean Ziska »/« Mattéa »/« La Vallée noire »/« Visite aux Catacombes », Paris, Blanchard, 1853.

L'édition préoriginale de ce texte est parue en deux livraisons dans *L'Éclaireur de l'Indre*, le 28 novembre et le 5 décembre 1846. Les lieux dont George Sand prescrit le contour se découpent dans le Berry, elle leur donne le nom de « Vallée noire », « pur caprice de romancier ». Elle y présente surtout les paysages, en idéalisant un cadre qui concorde avec le bonheur calme et modeste qu'elle célèbre chez les petits paysans de la région.

16. SAND George, *La mare au diable*, Paris, Desessart Éditeur, 1846.

et calculs pointilleux entre classes sociales. Ce monde n'a pas intéressé George Sand, républicaine passionnée, attachée aux gens de petits métiers de la terre ou de l'artisanat. Il faut reconnaître que de telles élites ne la courtoisaient pas. Quelques passages de ses Agendas font état de visites dans les environs du château du Magnet où elle est reçue brièvement et froidement par la très riche famille Simons qui a acquis la propriété en 1851 en la reprenant de la famille ruinée du comte de Chabrillan¹⁷, dont rien n'indique qu'il ait fréquenté la pourtant noble grand-mère de George Sand en son proche manoir de Nohant. Une anecdote probante nous met sur la piste, souvenir évoqué en 1988 par l'historien Henri Rollet (1917-2003) dans une revue napoléonienne. Ayant croisé un fils de Ferdinand de Lesseps lors d'un dîner où il faisait état des racines de sa famille en Berry, Rollet lui demande si son père avait bien connu George Sand, sa voisine. Le fils le regarde « avec effroi », et se récrie aussitôt : « À quoi pensez-vous monsieur ? C'était une femme qu'on ne voyait pas¹⁸ ! »

Tel est le filigrane qui passe dans le regard de Maurice sur cette société. Il en fait ressortir l'envers. On y trouve bien quelques personnages plus sympathiques, un aubergiste, un cousin de bonne compagnie, une servante aux égards maternels pour le jeune Robert Palabran orphelin de mère et ostracisé par son père le duc de Champsanglard, mais ce sont là des figures très secondaires. Central et différent peut sembler au tout début le personnage de l'amante du jeune homme, mystérieuse diablesse qui lui offrira son initiation à l'amour charnel un soir d'orage sous un dolmen où rôde le loup, mais sa vraie nature, à terme révélée, est celle d'une dévote que la frustration sexuelle conduit à l'hystérie. Elle aura suscité le rêve mais, à la fin, à peine une pointe de regrets.

L'envers d'une posture

Tout en partageant les élans artistes ou naturalistes de sa mère, Maurice Sand ne se rallie que partiellement à ses idées sur la société. Le point de rupture apparaît discrètement en 1848, au moment où George Sand monte à Paris se joindre à ses amis républicains brièvement parvenus au pouvoir, se fait leur scribe et leur soutien, déborde d'un espoir qui ne la lâchera jamais malgré l'échec qui la ramènera pour de bon à Nohant. Elle obtient de son fils qu'il assume le rôle de maire du village, qu'il y prêche la parole républicaine aux citoyens récalcitrants, qu'il participe à son propre militantisme. Il le fait du bout des lèvres et se délivre de ses engagements dès que possible. Le penchant politique de Maurice Sand, fils d'un baron d'Empire et par sa mère petit-fils d'un soldat de Napoléon, c'est le bonapartisme d'origine. Tant que vit sa mère, il l'exprime avec discrétion dans quelques

17. Voir le site officiel de Mers-sur Indre, [<http://www.chateau-fort-manoir-chateau.eu/chateaux-indre-chateau-a-mers-chateau-du-magnet.html>].

18. ROLLET Henri, « Le féminisme et l'impératrice Eugénie », *Revue du souvenir napoléonien*, n° 358, p. 49-56, avril 1988, [<https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/articles/le-feminisme-de-limperatrice-eugenie/>].

dessins et romans. Il s'accommode du Second Empire d'autant plus facilement qu'il adhère bien peu aux idées républicaines dont il croit, à la façon de Flaubert, qu'elles donneraient le pouvoir à de nouveaux arrivistes. Son avant-dernier roman, *La fille du singe*¹⁹, publié dix ans après la mort de George Sand, contient des tirades fort senties contre les parvenus de la III^e République. Il en remettra avec *Palabran* en situant directement son point tournant en 1848. Robert, le jeune fils unique du duc de Champsanglard, en rupture avec celui-ci, quitte alors le Berry pour Paris où il s'engage dans la garde nationale, pied de nez à son géniteur légitimiste certes, mais tiède ralliement aux meneurs de la Révolution puisqu'il choisit de batailler du côté de ceux qui s'opposent aux violences des barricades. Blessé, puis rétabli, il perd le reste de son faible intérêt pour le combat politique et quitte la France pour le Nouveau Monde, en espérant y faire fortune en ce début de la ruée vers l'or en Californie. On se trouve fort éloigné des valeurs sociales de George Sand et de ses convictions politiques à la même époque.

Certes lorsqu'il regagnera la France après deux décennies d'exil, Robert Palabran mettra sa nouvelle richesse et sa personne au service de Napoléon III et de sa guerre avec la Prusse, il y laissera même sa vie au moment de la défaite, le jour de l'Armistice. Pourtant il n'aura affirmé nulle part ce qu'il voulait défendre, sauf un patriotisme qui ne trouve à se motiver par aucun mouvement politique. Il se trouve proche de l'informe gouvernement de la Défense que George Sand conspuait dans son *Journal d'un voyageur durant la guerre*²⁰, un groupe qui « prend tout sans choisir ». Maurice Sand décide de faire disparaître son Palabran dans le vortex de ce vide idéologique, il s'accorde bien avec le sien.

L'envers de l'idéal

Une misanthropie radicale court tout au long du roman, elle apparaissait souvent chez Maurice Sand mais jamais avec autant de force ou, parfois, de violence. Nous sommes très loin de la pensée de George Sand chez laquelle une sévère lucidité n'annulait pas la confiance permanente en l'humanité. Dans *Palabran*, la galerie des répudiations du fils est infinie. Il dénigre les diverses populations de son environnement en Berry puis à Paris avant de traverser l'océan pour ne rencontrer à l'étranger que des êtres pitoyables ou méprisables. Dans la Californie de la ruée vers l'or, Palabran ne trouve intérêt ni aux petits orpailleurs ni aux spéculateurs, il partage la vie sans freins de la faune de San Francisco en n'y observant que vol et tricherie, il y croise des artistes sans talent, il s'acoquine avec les aventuriers qui cherchent fortune plus que conquête lors des guerres du Mexique, il ne voit parmi les femmes du cru que fausse vertu chez les riches et calculs mesquins chez les pauvres, il ne constate que vilenie chez les défenseurs de la terre mexicaine qu'on peut

19. SAND Maurice, *La fille du singe (roman humoristique)*, Paris, P. Ollendorff, 1886.

20. SAND George, *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Paris, Michel Lévy frères, 1871. Entrée du 13 octobre 1870.

donc abattre sans états d'âme. Il en ira de même dans les mers d'Océanie, espaces d'aventures débridées où il rencontre et défie négriers, forbans, proxénètes, tous des étrangers dont il triomphe avant de les occire à l'occasion. Sa propre morale ne vaut pas mieux et il l'expose tout autant à la réprobation. Les rares admissions agréables dans cette galaxie imaginaire sont quelques loyaux camarades côtoyés au sein de la garde nationale, et une poignée d'humains au tempérament artiste, une autochtone américaine au grand cœur, une jeune Chinoise raffinée et philosophe, la pianiste qu'il finira par épouser, quelques circassiens parcourant le monde. Tous personnages secondaires. Rien d'étonnant à ce que son meilleur et plus fidèle compagnon de vie, dans l'île déserte où il subsistera pendant dix ans après un naufrage, n'ait pas été un Vendredi mais un éléphant apprivoisé.

Le long épisode de ce séjour dans l'île déserte va d'ailleurs pousser la misanthropie jusqu'au racisme. Parmi les êtres que Palabran méprise, il s'en trouve auxquels il nie une part d'humanité. Ce sont ceux qui fréquentaient de loin en loin l'île désormais sienne – il la nomme *l'île Palabran*. Ces membres de quelque tribu des îles Sporades équatoriales s'amènent en son espace, il les attaquera avec fureur, mitraillant et tuant sans merci. Il les qualifie de papous, de sauvages, de vermine humaine, de ramassis d'idiots, et s'il s'attribue parmi eux une compagne, c'est à la façon d'un animal de compagnie, il la décrète sans intelligence. Les enfants qu'elle lui donnera ne sont pas plus que des singes à ses yeux et à terme le décès de cette petite famille ne déclenchera chez lui aucun regret.

La violence de l'expression de Maurice Sand, particulièrement à ce chapitre, étonne chez un écrivain dont l'œuvre romanesque a très souvent marqué, *a contrario*, un grand intérêt pour les peuples étrangers et une rare estime pour des éléments de leur culture. Il voyait de la force vitale là où d'autres ne décelaient que barbarie. Tel s'exprimait, par exemple, son regard admiratif envers les Indiens d'Amérique (*Miss Mary*²¹) ou envers Attila et son entourage (*L'Augusta*²²). Le racisme, si courant à son époque et en son milieu européen, surgit pourtant ici sans nuance ni réserve. Son *Palabran* est une œuvre dépouillée des observations que son intérêt pour la science dite alors « ethnogénique » provoquait habituellement chez lui en portant une réflexion génèreuse. Le seul être qui importe désormais, dans cet ultime roman, est le héros qu'il mène à travers un monde presque partout désastreux, méritant pleinement son opprobre. Le voyageur Palabran rentre en France en 1866, ne retenant de sa longue odyssée qu'un « profond mépris pour la race humaine ». Le peu de bonheur qu'il finira par connaître sera d'ailleurs vite interrompu. Maurice Sand choisit de faire mourir violemment son héros sur un mauvais champ de bataille de la guerre franco-prussienne, plutôt que de tenter de lui inventer une vie sereine en Berry, avec femme et enfant. Par cet artifice, le personnage s'accorde avec l'auteur sédentaire qui, replié sur Nohant de façon définitive en 1888, écrit désormais : « À quoi bon... »

21. SAND Maurice, *Miss Mary*, Paris, Michel Lévy frères, 1868.

22. SAND Maurice, *L'Augusta*, Paris, Michel Lévy frères, 1872.

L'envers d'un style

Sous divers angles, Maurice Sand pourrait avoir tenté de déconstruire certaines des fabrications les plus achevées de George Sand, cela sans avoir l'air d'y toucher, et surtout sans jamais donner l'impression d'un règlement de comptes puisqu'il était véritablement ami de sa mère. Disons-le sans ambages, il n'y arrive pas.

Avec son style plus proche du burlesque du théâtre de marionnettes que des subtilités du romanesque, avec ses observations psychologiques plus que sommaires et ses affirmations politiques expéditives, avec ses intrigues improbables, il n'appartient pas au champ littéraire qu'elle domine avec son cercle de connaissances et d'amis. Mais son roman, qui fuit largement le territoire français, qui nie au Berry toute prétention à une ruralité plus aimable et inspirante que les autres, qui renvoie presque tous les êtres à leurs petites vies sans espoir de rédemption, est un tel contrepoint à l'ensemble de l'univers sandien labouré par nos études depuis plus d'un siècle, qu'il valait la peine de le mettre au jour. Et de le relier à ses œuvres antérieures dont il semble se détacher en présentant *Palabran* comme un simple roman d'aventures. Malgré ces apparences, il reste en effet fidèle à un genre qui l'a constamment éloigné du romantisme, ce que George Sand lui reprochait tout autant. Il amorce le récit sous le mode fantastique, rencontre nocturne du héros avec la diablesse sous le dolmen de Prentigarde, et il le ferme sur des explications rationnelles jusqu'à la platitude : la diablesse était sa belle-mère mal mariée, le dolmen a été démoli pour fournir des pavés à de nouveaux chemins, il se marie et a un enfant avec la jolie fille d'une ancienne amante, aucun mystère ne subsistera autour des habitants du château de Champsanglard. Maurice Sand a toujours célébré les errances de l'imaginaire, il y voyait un antidote à la trivialité du monde qu'il ne cessait de dénoncer. Homme de science néanmoins, il refusait de se livrer à une narration qui accrédirait une possibilité de surnaturel, ou à des conclusions aimables autour d'une élévation de sentiments.

Une part d'héritage

Tout au long du ^{xx}e siècle, les biographes ou essayistes qui par centaines se sont intéressés à George Sand n'ont pas pris la peine de lire ou de parcourir les œuvres de son fils. Le sandien ultime que fut Georges Lubin (1904-2000) ne l'a pas fait, il suffit de scruter l'infinité de notes qu'il a greffées aux multiples tomes de la *Correspondance*²³ pour le constater. Le voile a commencé à se lever avec des travaux approfondis autour du théâtre

23. SAND George, *Correspondance*, édition établie et annotée par Georges Lubin, 25 tomes, Paris, Garnier, 1964-1991. SAND George, *Correspondance : suppléments*, tome XXVI, édition établie et annotée par Georges Lubin, Tusson, Du Lérot, 1995.

de marionnettes, par Bertrand Tillier en 1992²⁴ puis Roberto Cuppone en 1997²⁵. Claire Le Guillou fut la première à livrer, en rééditant en 2009 le roman *Callirhoé*²⁶, un essai biographique enfin objectif et une étude du travail d'écriture de Maurice Sand.

Les héritages si abondants de George Sand sont scrutés à la loupe et l'apport de Maurice Sand à ces corpus obtient désormais mention au sein des multiples colloques et publications que la romancière ne cesse d'inspirer dans le monde. Il y est surtout reçu pour son œuvre de marionnettiste, parfois pour son travail graphique lorsqu'il est associé aux productions de George Sand. Mais l'écriture comme patrimoine, élément qu'elle semble avoir au moins partiellement échoué à transmettre à son fils bien-aimé, attend encore l'intérêt du milieu sandien.

Faire imprimer et diffuser ce livre qu'Aurore Sand, conformément au désir de son père, voulait proposer au public, c'est offrir sur cette transmission un éclairage particulier, aussi discret soit-il. Le manuscrit de *Palabran* aura dû voyager de France en Amérique, à l'instar de son personnage principal, pour trouver trace dans une histoire littéraire qui l'avait à sa façon engendré. Des deux côtés de l'océan plusieurs ont cru à sa mise au jour, je leur en sais un gré infini.

Lise BISSENETTE



Note : le texte tapuscrit a été établi en conformité entière avec le manuscrit, y compris les quelques erreurs orthographiques ou syntaxiques. Les termes soulignés par Maurice Sand ont été transcrits en mode italique, selon la règle typographique d'usage.

24. TILLIER Bertrand, *Maurice Sand marionnettiste ou Les « menus plaisirs » d'une mère célèbre*, Tusson, Du Lérot, 1992.

25. CUPPONE Roberto, *L'invenzione della commedia dell'arte. Le théâtre de Nohant*, Moncalieri, Centro universitario di ricerca sul viaggio in Italia, 1997.

26. SAND Maurice, *Callirhoé*, édition présentée, établie et annotée par Claire Le Guillou, Limoges, Les Ardents Éditeurs, 2009. Ce premier roman de Maurice Sand avait été publié en 1864 à Paris chez Michel Lévy frères.